

trage quelconque s'appuyant, sur la découverte par lui faite le 29 août dernier que les États-Unis ont un droit exclusif à tout le territoire occupé en commun par les deux nations depuis plus d'un quart de siècle; de sorte qu'il ne reste plus à l'Angleterre qu'à se soumettre honteusement à des prétentions si extravagantes et à déguerpier des établissements qu'elle a fondés sur la côte nord-ouest de ce continent, ou à les défendre avec le canon et la baïonnette. Une terrible responsabilité pèse sur M. Polk. Nous croyons que le monde entier rendra justice à l'Angleterre qui dans cette circonstance a fait preuve de tant de modération et mis les États-Unis complètement dans leur tort.

FRANCE.

—Le navire *l'Arche d'Alliance* a quitté le Havre, au mois de novembre, pour les Iles Marquises, ayant à bord un certain nombre de passagers, la plupart Prêtres ou Frères destinés aux missions. Ce navire, qui est destiné en partie à remplacer le *Marie-Joseph*, dont le naufrage au cap Horn ne paraît que trop certain, sera spécialement affecté au service des missions; plusieurs autres bâtimens doivent être construits dans le même but par une compagnie d'armateurs à qui les navires appartiendront.

—L'incroyable abus des circonstances atténuantes, admises par le jury de la Loire en faveur de deux parricides, a rappelé au souvenir d'un journal l'anecdote suivante :

« Il y a deux ans environ, un accusé de parricide, contre lequel s'élevaient des charges formidables, est acquitté par le jury d'une cour d'assises du Midi. L'auditoire est stupéfait; le défenseur lui-même ne peut ajouter foi au verdict qu'il entend. Le président ordonne la mise en liberté du prévenu. Le public stationne autour du palais de justice pour le voir sortir.

« Bientôt il paraît, l'œil hagard et le teint livide; il semble craindre qu'on ne se livre à des violences contre lui. Mais, loin de justifier ses craintes, la foule s'écarte avec horreur sur son passage. Tout-à-coup, une voix retentissante lui crie : *Regarde, regarde, voilà ton père qui te suit!*

« Il se détourne, les cheveux hérissés, et tombe le front contre la pierre, sur les marches du perron; il y resta dix minutes évanoui et sanglant. Il fallut pour le relever le secours de deux agents de police, et, quand il chercha un gîte, toutes les portes se fermèrent devant lui : il ne trouva la nuit suivante d'asile que dans sa prison. »

MEXIQUE.

Nouvelle Révolution au Mexique.—Une lettre reçue du Mexique, annonce qu'une nouvelle révolution a eu lieu dans ce pays, qu'Arista, un des généraux le plus habile et le plus énergique de l'armée-mexicaine, remplace le général Parédes comme président. Cette révolution s'est opérée sans effusion de sang.

Arista commandait l'armée des cinq provinces du Nord, et d'après certains journaux américains, est mal disposé envers Santa-Anna, les Anglais et les Français; pencherait du côté des États-Unis. Si cela est, il pourrait se faire, dit l'auteur de cette lettre, que notre plénipotentiaire, M. Slidell, serait encore reçu au Mexique et que nos relations avec cette république seraient rétablies.

Nouvelles plus récentes.—Les journaux de New-York contiennent les nouvelles du Mexique jusqu'au 18 du mois dernier. L'un d'eux s'exprime ainsi : « Le bruit qui a circulé ici, depuis un ou deux jours, qu'une nouvelle révolution avait eu lieu au Mexique paraît être confirmé jusqu'à un certain point par les renseignements qui nous sont parvenus hier. Cependant il existe encore du doute, il pourrait se faire qu'Arista serait encore à Monterey, attendant tranquillement le résultat des affaires. Mais il est certain que si Arista prenait les rênes du gouvernement nous aurions une meilleure chance de faire un arrangement amical avec le Mexique.

« M. Slidell n'avait pas encore quitté la ville de Mexico, et il y avait quelque espérance qu'il pourrait à la fin réussir à être reçu en sa qualité d'envoyé plénipotentiaire quand même Parédes retiendrait encore la présidence; mais la politique du Mexique est d'un caractère si extraordinaire qu'il est impossible de prévoir ce qui pourra arriver. »

ÉTATS-UNIS.

Exécution de Mrs. Valkenburgh.—Cette femme, condamnée à mort pour avoir assassiné son mari, a été pendue, le 24 janvier, dans la prison du comté de Fulton, en présence d'une foule assez nombreuse. Le 22, elle avait avoué le crime pour lequel elle a été condamnée, et l'on croyait que tout était dit, mais le lendemain elle fit à sa confession une addition imprévue; en avouant qu'elle avait assassiné de même son premier mari, en lui donnant une dose d'arsenic qui causa, quelque temps après, sa mort. Quand elle sortit de la prison, elle avait l'œil hagard, et le désespoir et la terreur étaient peints sur sa physionomie. Lors qu'elle fut au pied de l'échafaud. M. Hitecock eut récité une courte prière, le condamné adressa la parole à la foule, et dit que s'il y avait là quelques ivrognes, son exemple devait leur servir de leçon. Lorsque la trappe glissa sous ses pieds pour la lancer dans l'éternité, elle poussa un cri, et tout fut consommé. Les membres de la société pour l'abolition de la peine capitale ont jeté des cris d'indignation contre l'exécution de cette femme, deux fois empoisonnée, et ils ont tenu, hier soir, un meeting, dans lequel l'anathème a été jeté contre le gouverneur de l'état qui n'a pas cru devoir user de son droit de grâce.

ADRIENNE ET MARGUERITE.

Edouard, après avoir vendu ses rentes, seul bien qui restait à peu-

près, se mit en route pour aller payer le vendeur de sa nouvelle propriété. Cet homme habitait une maison dans un lieu isolé aux environs de Versailles. Edouard fit des adieux pleins de gaieté à sa femme, et lui promit d'être de retour le soir même ou le lendemain au plus tard; puis il monta en cabriolet, emmenant avec lui son domestique.

Le soir, il ne revint pas; le lendemain ne le vit pas paraître. Marguerite, très-alarmée, courut à quatre heures chez le général lui dire : « Que dois-je faire?—Avec qui était Edouard?—Avec René. —René savait-il que son maître avait de l'argent avec lui?—Je le crois. » Cette réponse fit pâlir le général. Il dissimula son effroi, et dit à Marguerite de retourner chez elle, et que lui allait faire les démarches nécessaires. Aussitôt qu'elle fut partie, il courut à la police, et la police, le soir même, lui envoya l'épouvantable nouvelle que le corps d'Edouard, assassiné et volé, venait d'être trouvé dans un bois écarté : le domestique et le cabriolet avaient disparu.

L'excellent Raoul fut atterré en apprenant cette horrible catastrophe, et resta frappé de terreur. Mais bientôt le souvenir de Marguerite se passa, il sentit qu'il avait un grand devoir à remplir, et s'achemina lentement chez sa belle-sœur, ayant la mort dans l'âme. Il la trouva en larmes et priant au pied de son crucifix. Il voulut parler, la parole expira sur ses lèvres. Marguerite, par une subite inspiration, s'écria : *Il est mort!* Le général garda le silence, et se couvrit le visage de ses deux mains.

Nous n'essaierons pas de peindre la désolation de Marguerite. A la voir immobile, silencieuse, pâle comme une ombre, on l'eût prise pour la statue de la Douleür.

On essaya d'arracher quelques larmes de ses yeux fixes et arides; mais ces larmes, toutes refoulées au fond d'un cœur déchiré, étouffaient Marguerite. Croquant qu'elle allait expirer, on courut chercher son confesseur : il vint, et ne fut pas même aperçu d'abord de la pauvre veuve. Alors élevant la voix, il lui dit : « Quoi! vous êtes chrétienne, et vous vous désespérez? Et que diriez-vous, grand Dieu! si votre mari fût mort impie? » Marguerite tressaillit, et la terreur se peignit dans ses traits. Alors le confesseur reprit : « Mais Edouard était un saint; le juste, le bien-aimé du Seigneur; » et, continuant, il parla du ciel, où l'épouse est réunie à son époux; puis soulevant le voile qui nous déroba les joies du ciel, il peignit avec une si profonde conviction les délices dont jouissent les fidèles dans le sein de Dieu, il leur prêta des paroles si tendres pour consoler ceux qui les pleurent, qu'il parvint à captiver l'attention de Marguerite. Et au moment où le prêtre lui disait : « Entendez-vous votre époux qui vous appelle et vous demande de vivre pour votre enfant? » elle leva les yeux au ciel, et parut sourire à une céleste apparition. Mais bientôt son regard s'abaisse, elle regarde autour d'elle, frémit en reconnaissant des lieux vœux de celui qui lui était si cher, et fond en larmes... Ses amis respirent, car ces larmes venaient de lui sauver la vie. On lui amena son fils, elle le prit dans ses bras, et, l'élevant vers le ciel, elle s'écria : « Mon Dieu, donnez-moi la force de vivre pour lui, de m'oublier pour lui, et devenez le père du pauvre orphelin. » A ces mots, Marguerite tomba sans connaissance. Elle fut malade à la mort, mais Dieu avait écouté les vœux d'une mère chrétienne et courageuse il lui rendit la vie pour rendre une mère à son enfant.

Que va-t-elle devenir? point de fortune, point d'amis. On le sait, Adrienne n'est plus une amie pour Marguerite. La tête passionnée et le cœur froid de madame d'Ermenace se sont dévoilés aux yeux de son ancienne compagne; tout lien est rompu entre elles, hors celui d'une générosité factice, d'un côté, et de l'autre celui d'une inépuisable indulgence.

« Qu'allez-vous faire? dit le général à sa belle-sœur.—Je travaillerai; et en réunissant le fruit de mon travail à ce qui me reste, je pourrai vivre.—Aimeriez-vous la campagne?—Oh! beaucoup.—Eh bien! ma sœur, daignez accepter ma proposition. J'ai acheté une terre à trente lieues de Paris; la nouvelle place dont on vient de m'honorer ne me permet pas d'y aller, et je m'en déssole, car je sais que tout y est dans un désordre affreux, grâce à un régisseur fripon. Veuillez accepter un asile à Savenay, prendre le gouvernement de cette petite république, vivre des produits de la terre, vous dire, que vous êtes chez vous, et qu'en cédant à mon invitation, vous m'avez rendu le plus grand service du monde; car, sans vous, je serai volé, pillé d'une manière pitoyable. »

Marguerite accepta avec reconnaissance l'offre de cet excellent homme, et bientôt elle partit pour Savenay, porteur d'une lettre pour le régisseur. Le général annonçait sa belle-sœur sous le nom de madame Brunet et sous le titre bien humble de femme de confiance. Marguerite l'avait exigé ainsi pour vivre dans une solitude.